

## FESTUS, PAUL, AGRIPPA.

Festus, étant arrivé dans la province, monta, trois jours après, de Césarée à Jérusalem. Et le souverain sacrificateur, et les premiers d'entre les Juifs, comparurent devant lui contre Paul; et ils lui demandaient, comme une grâce, qu'il le fit venir à Jérusalem, lui ayant dressé des embûches pour le tuer en chemin. Mais Festus répondit que Paul était bien gardé à Césarée, et qu'il devait y aller bientôt lui-même. Que ceux donc d'entre vous, dit-il, qui le peuvent faire, y descendent avec moi, et si cet homme a commis quelque *crime*, qu'ils l'accusent.

Festus n'ayant demeuré parmi eux que dix jours, descendit à Césarée, et le lendemain, étant assis sur le tribunal, il commanda qu'on amenât Paul. Quand on l'eut amené, les Juifs qui étaient descendus de Jérusalem entourèrent le tribunal, chargeant Paul de plusieurs grands crimes qu'ils ne pouvaient prouver. Paul disait pour sa défense : je n'ai rien fait, ni contre la loi des Juifs, ni contre le temple, ni contre César. Mais Festus voulant faire plaisir aux Juifs, répondit à Paul, et lui dit : veux-tu monter à Jérusalem, et y être jugé sur ces choses devant moi ? Et Paul dit : je comparais devant le tribunal de César, où il faut que je sois jugé ; je n'ai fait aucun tort aux Juifs, comme tu le sais bien. Que si je leur ai fait quelque tort, ou si j'ai commis quelque crime digne de mort, je ne refuse pas

de mourir ; mais s'il n'est rien des choses dont ils m'accusent , personne ne peut me livrer à eux ; j'en appelle à César. Alors Festus, après en avoir conféré avec son conseil , répondit : tu en as appelé à César, tu iras à César.

Quelques jours après , le roi Agrippa et Bérénice arrivèrent à Césarée, pour saluer Festus. Et comme ils y demeurèrent plusieurs jours, Festus informa le roi de l'affaire de Paul , en lui disant : Il y a ici un homme que Félix a laissé prisonnier ; les principaux sacrificateurs et les anciens des Juifs le vinrent accuser devant moi , lorsque j'étais à Jérusalem , demandant sa condamnation. *Mais* je leur répondis que ce n'était pas la coutume des Romains de livrer qui que ce soit , pour le faire mourir, avant que celui qui est accusé ait ses accusateurs présents , et qu'il ait la liberté de se justifier du crime dont on l'accuse. Après donc qu'ils furent venus ici , je m'assis sans aucun délai , dès le lendemain , sur le tribunal, et je commandai qu'on amenât cet homme. Ses accusateurs étaient présents ; mais ils n'alléguèrent aucun des crimes dont je pensais *qu'ils l'accuseraient*. Ils avaient *seulement* quelques disputes avec lui touchant leur superstition , et touchant un certain Jésus mort, que Paul assurait être vivant. Ne sachant donc que *prononcer* sur cela , je lui demandai s'il voulait aller à Jérusalem , et être jugé sur ces choses. Mais Paul en ayant appelé , et *demandant* que sa cause fût réservée à la connaissance de l'empereur, j'ai ordonné qu'on le gardât jusqu'à ce que je l'envoyasse à César. Sur quoi Agrippa dit à Festus : je voudrais bien aussi entendre cet homme. Demain , lui dit-il , tu l'entendras.

Le lendemain donc, Agrippa et Bérénice vinrent avec grande pompe , et étant entrés dans le lieu de l'audience , avec les tribuns et les principaux de la ville, Paul fut amené par l'ordre de Festus. Alors Festus dit : Roi Agrippa , et vous tous qui êtes ici présents avec nous, vous voyez cet homme contre lequel toute la multitude des Juifs m'est venue solliciter, tant à Jérusalem qu'ici , ne cessant de crier qu'il ne fallait pas le laisser vivre. Mais ayant trouvé qu'il n'avait rien fait qui fût digne de

mort, et lui-même ayant appelé à l'empereur, j'ai résolu de l'y envoyer. Mais comme je n'ai rien de certain à en écrire à l'empereur, je l'ai fait venir en votre présence, et principalement devant toi, roi Agrippa, afin qu'étant mieux informé, je sache ce que je dois écrire. Car il ne me semble pas raisonnable d'envoyer un prisonnier, sans marquer de quoi on l'accuse.

Alors Agrippa dit à Paul : il t'est permis de parler pour toi. Paul ayant étendu la main, parla ainsi pour sa défense :

Roi Agrippa, je m'estime heureux de ce que je dois me défendre aujourd'hui devant toi de toutes les choses dont les Juifs m'accusent ; et surtout parce que je sais que tu as une pleine connaissance de toutes les coutumes des Juifs, et de toutes les questions qu'ils ont entre eux ; c'est pourquoi je te supplie de m'écouter avec patience. Pour ce qui est de la vie que j'ai menée, dès le commencement de ma jeunesse, parmi ceux de ma nation, dans Jérusalem, elle est connue de tous les Juifs ; car ils savent, il y a longtemps, s'ils veulent en rendre témoignage, que j'ai vécu Pharisien, selon cette secte qui est la plus exacte de notre religion. Et maintenant je parais en jugement, à cause de l'espérance que j'ai en la promesse que Dieu a faite à nos pères ; à l'*accomplissement* de laquelle nos douze tribus, qui servent Dieu continuellement nuit et jour, espèrent de parvenir. C'est à cause de cette espérance, ô roi Agrippa ! que je suis accusé par des Juifs. Quoi ! jugez-vous incroyable que Dieu ressuscite les morts ? Il est vrai que, pour moi, j'avais cru qu'il n'y avait rien que je ne dusse faire contre le nom de Jésus de Nazareth. C'est aussi ce que j'ai fait dans Jérusalem ; car j'ai mis en prison plusieurs des saints, en ayant reçu le pouvoir des principaux sacrificateurs ; et lorsqu'on les faisait mourir, j'y donnais mon suffrage. Souvent même, dans toutes les synagogues, je les contraignais de blasphémer en les punissant ; et étant transporté d'une extrême rage contre eux, je les persécutais jusque dans les villes étrangères.

Et comme j'allais aussi à Damas, dans ce dessein, avec un pouvoir et une commission des principaux sacrificateurs, je vis,

ô roi ! étant en chemin, en plein midi, une lumière qui venait du ciel, plus éclatante que celle du soleil, et qui resplendit autour de moi et de ceux qui m'accompagnaient. Et étant tous tombés par terre, j'entendis une voix qui me parla, et qui me dit en langue hébraïque : Saul, Saul, pourquoi me persécutes-tu ? il te serait dur de regimber contre les aiguillons. Alors je dis : qui es-tu, Seigneur ? Et il me répondit : Je suis Jésus que tu persécutes. Mais lève-toi, et te tiens sur tes pieds ; car je te suis apparu pour t'établir ministre et témoin, tant des choses que tu as vues que de celles pour lesquelles je t'apparaîtrai *encore*, en te délivrant de ce peuple et des Gentils, vers lesquels je t'envoie maintenant, pour ouvrir leurs yeux, et les faire passer des ténèbres à la lumière, et de la puissance de Satan à Dieu, afin que, par la foi qu'ils auront en moi, ils reçoivent la rémission de leurs péchés, et qu'ils aient part à l'héritage des saints.

Ainsi, ô roi Agrippa ! je ne résistai point à la vision céleste ; mais je prêchai premièrement à ceux de Damas, et ensuite à Jérusalem, et par toute la Judée, et aux Gentils, qu'ils se repentissent et qu'ils se convertissent à Dieu, en faisant des œuvres convenables à la repentance. C'est là le sujet pour lequel les Juifs, m'ayant pris dans le temple, ont tâché de me tuer. Mais ayant été secouru par l'aide de Dieu, j'ai subsisté jusqu'à aujourd'hui, rendant témoignage aux petits et aux grands, et ne disant autre chose que ce que les prophètes et Moïse ont prédit devoir arriver, *savoir* que le Christ devait souffrir, et qu'étant ressuscité le premier d'entre les morts, il devait annoncer la lumière à ce peuple et aux Gentils.

Comme il parlait ainsi pour sa défense, Festus dit à haute voix : tu as perdu le sens, Paul ; ton grand savoir te met hors de sens. Et *Paul* dit : je n'ai point perdu le sens, très-excellent Festus ; mais ce que je dis est vrai et de bon sens. Car le roi est bien informé de toutes ces choses ; c'est pourquoi je lui parle avec hardiesse, parce que je suis persuadé qu'il n'ignore rien de ce que je dis ; car ces choses ne se sont point passées en cachette. Roi Agrippa, ne crois-tu pas aux prophètes ? je sais que tu y

crois. Et Agrippa répondit à Paul : il s'en faut peu que tu ne me persuades d'être chrétien. Paul lui dit : Plût à Dieu qu'il s'en fallût peu, et même qu'il ne s'en fallût rien du tout, que non-seulement toi, mais aussi tous ceux qui m'écoutent aujourd'hui, ne devinssiez tels que je suis, à la réserve de ces liens !

*Paul* ayant dit cela, le roi se leva, et le gouverneur, et Bérénice et ceux qui étaient assis avec eux. Et s'étant retirés à part, ils dirent entre eux : cet homme n'a rien fait qui soit digne de la mort, ni même de la prison. Et Agrippa dit à Festus : cet homme pouvait être renvoyé absous, s'il n'eût point appelé à César.

(ACTES XXV ET XXVI.)

Dans la scène émouvante dont vous venez d'entendre le récit, nous voyons apparaître trois hommes ; et ces hommes sont trois types généraux, qui se retrouvent dans tous les temps : Festus, l'incrédule ; Paul, le croyant ; Agrippa, le demi-chrétien. Festus, qui traite de folie les espérances de la foi ; Paul, qui a embrassé ces espérances de tout son cœur comme la seule sagesse véritable ; Agrippa, qui en a reconnu spéculativement la vérité, mais qui ne les a pas encore embrassées d'une adhésion vivante et pratique. Festus, qui ne vit que pour le monde ; Paul, qui ne vit que pour le Seigneur ; Agrippa, qui reste indécis entre le monde et Dieu, porté vers le Seigneur par les convictions de son esprit, retenu dans les liens du monde par les passions de son cœur. Je disais que ces trois caractères se retrouvent dans tous les temps ; je puis ajouter qu'ils épuisent à eux trois l'humanité

entière. Cherchez en dehors des incroyables, des croyants, des demi-chrétiens, et vous ne trouverez rien. Dans toute réunion d'hommes un peu considérable, on retrouve ces trois manières d'envisager la religion : il est probable qu'elles ont toutes les trois des représentants dans cet auditoire. Etudier successivement ces trois caractères tels qu'ils se dessinent dans le récit de l'historien sacré ; en tirer les applications générales qu'ils renferment, et rechercher l'image des hommes de nos jours dans Festus, dans Paul et dans Agrippa, ce sera donc parler pour tous, et ne laisser en dehors de nos exhortations aucun de ceux qui nous écoutent. Dieu veuille que chacun de vous, mes bien-aimés frères, trouve en effet quelque chose dans mes paroles qui réponde à sa disposition morale et satisfasse au besoin de son cœur !

Le premier caractère qui se présente à notre étude, c'est Festus l'incroyable, ou, ce qui revient au même, l'homme du monde. Festus nous offre en effet le type le plus exact de l'homme du monde ; j'entends l'homme du monde honnête et digne d'estime. Festus n'était pas, comme Félix auquel il succédait, un juge vénal, cruel et dissolu ; le refus qu'il fait aux Juifs de livrer Paul à leur inimitié, la facilité qu'il accorde à l'apôtre de se défendre en présence de ses accusateurs, montrent qu'il avait le sentiment de son devoir ; et l'histoire d'ailleurs ne jette aucune ombre sur son carac-

tère. Il était vraisemblablement ce qu'on appelle dans le monde un homme honorable : on sait assez que pour mériter ce titre aux yeux du monde, il n'est pas nécessaire d'être un homme religieux. Festus, en effet, n'était rien moins qu'un homme religieux. Ce qui le caractérise sous ce rapport ce n'est pas l'inimitié contre la religion, c'est l'indifférence. Il ne persécutait pas la foi chrétienne, il la dédaignait. Ecoutez avec quelle dédaigneuse indifférence il parle de cette foi qui faisait toute l'espérance et tout le bonheur de l'apôtre : « ils avaient quelque dispute avec lui touchant leur superstition, et touchant un certain Jésus mort, que Paul assurait être vivant. » Et plus tard quand Paul, entraîné par son zèle, parle avec enthousiasme des grandes vérités qui font l'objet de sa foi, Festus ne sait voir dans ce noble élan qu'une exaltation qui tient presque de la folie ; il rougit pour l'apôtre de sa crédulité, et pour éteindre ce qui lui semble une ardeur déraisonnable et dangereuse, il jette au serviteur de Christ cette froide raillerie : « tu es hors de sens, Paul ; ton grand savoir te met hors de sens. » Festus était donc aussi ce qu'on appelle dans le monde un homme raisonnable ; il prétendait à la sagesse en même temps qu'à la vertu. Il voulait, d'un côté, faire respecter son caractère moral et pouvoir se rendre le témoignage qu'il ne manquait à aucun de ses devoirs ; de l'autre, il fuyait avec soin toute exaltation religieuse, et voulait s'en tenir à la

religion de la raison et du bon sens. C'est bien ce double caractère qui distingue dans tous les temps les hommes du monde, ceux du moins qui sont dignes d'estime. Mais Festus nous montre par son exemple que ces deux prétentions des hommes du monde ne peuvent pas être satisfaites en dehors de la foi chrétienne; car il manque tout ensemble à la sagesse et à la vertu.

Il manque à la sagesse. En effet, quel était le véritable sage, de Festus ou de Paul? lequel des deux obéissait le mieux à la raison et au bon sens? Était-ce Festus, rejetant de prime abord une religion qu'il n'avait pas même examinée? ou Paul, dont les convictions reposaient non-seulement sur l'étude approfondie des livres saints, mais sur des faits matériels qui s'étaient passés à la vue de tout un peuple? Était-ce Festus, traitant de folie une foi qu'il n'avait jamais essayé de comprendre? ou Paul, professant des convictions dont il avait éprouvé lui-même la puissance, et qui avaient changé tout son cœur? Était-ce Festus, disant à Paul sans preuve aucune: tu es hors de sens? ou Paul, qui réfute paisiblement cette allégation injurieuse en rappelant que sa foi repose sur des faits: « je ne suis point hors de sens, Festus; je dis des paroles de vérité et de sens rassis; car le roi a connaissance de ces choses, et elles ne se sont point passées en secret? » N'est-il pas vrai que la sagesse, la raison, le bon sens commandaient impérieusement à



Festus d'examiner la religion chrétienne avant de la dédaigner ? et n'est-il pas vrai que s'il s'était livré à cet examen, il aurait reconnu que cette foi qu'il dédaignait reposait sur des faits incontestables, et qu'elle était par conséquent la vraie sagesse ? N'est-ce pas lui qui était dans la voie de la déraison ? et ne pourrions-nous pas, avec bien plus de vérité, lui renvoyer son accusation de folie et lui dire : « tu es hors de sens, Festus ; ton manque de foi te met hors de sens ! »

Festus manque également à la vertu. En effet, il paraît que ce juge, qui d'abord avait noblement résisté aux instances des ennemis de l'apôtre, céda ensuite jusqu'à un certain point à leurs suggestions, peut-être aux tentatives qu'ils durent faire pour le corrompre ; car l'écrivain sacré nous apprend que, « voulant faire plaisir aux Juifs, » il proposa à Paul de monter à Jérusalem pour y être jugé. Pourquoi cette complaisance coupable pour des hommes qu'il savait bien être les ennemis personnels de l'apôtre, plus encore que ses accusateurs ? A supposer que Festus n'eût pas une connaissance positive du complot formé par les Juifs pour tuer Paul dans le chemin, du moins il ne pouvait douter que la vie de l'accusé ne fût plus en sûreté s'il restait à Césarée. D'ailleurs, c'était déjà une iniquité de prolonger un procès que rien ne pouvait motiver aux yeux d'un juge romain. Festus avait reconnu, comme il le déclare en présence d'Agrippa, que Paul n'avait

commis aucun crime justiciable des lois romaines; qu'il n'avait « rien fait qui méritât la mort, ni même la prison; » dès-lors, pourquoi prolonger encore cette captivité de deux années, qui à elle seule était déjà une peine cruelle? pourquoi, par sa lâche condescendance pour les accusateurs de l'apôtre, le forcer d'en appeler à César, comme le seul moyen qui lui restât d'échapper aux pièges de ses ennemis? Evidemment, Festus manque ici au premier devoir d'un juge, la justice; il manque à cette morale toute humaine dont il s'était fait une loi, et qu'il croyait suffisante pour régler sa conduite.

Hommes du monde! vous ressemblez à Festus : comme lui vous poursuivez deux buts, qui vous semblent suffisants pour remplir votre destination morale. Vous voulez être des hommes raisonnables, des hommes sages, des hommes de bon sens; et vous voulez être aussi des hommes vertueux, vous voulez n'avoir à rougir de votre conduite aux yeux de personne, pas même à vos propres yeux. Eh bien! c'est au nom de ces deux prétentions qui sont les vôtres, au nom de la raison et de la vertu, que je vous appelle à embrasser la foi chrétienne : à devenir, non pas seulement des chrétiens de nom, comme vous l'avez été peut-être jusqu'à présent, mais des chrétiens fervents, des hommes de prière, des hommes qui vivent en la présence de Dieu, qui se nourrissent de sa Parole, qui croient de toute leur âme toutes les

vérités de la religion révélée, et qui participent à toutes les pratiques du culte chrétien.

Vous reculez devant une telle conduite, d'abord parce qu'elle ne vous paraît pas raisonnable. Vous rejetez les vérités de la foi, parce qu'elles ne vous semblent pas s'accorder avec les enseignements de votre raison ; vous repoussez les pratiques du culte chrétien, parce qu'il vous semble qu'en les suivant vous feriez preuve d'un esprit étroit, vous vous mettriez du côté des simples et des ignorants, vous manqueriez à la sagesse et au bon sens. Mais il vous suffira d'un instant de réflexion pour sentir que c'est précisément votre conduite qui est l'opposé de la sagesse et de la raison. N'est-ce pas, en effet, un manque de sagesse que de rejeter la foi chrétienne, c'est-à-dire un ordre de choses qui touche à vos intérêts éternels, sans avoir jamais étudié sérieusement la question ? Que cette foi soit vraie ou qu'elle soit fautive, il faut toujours l'examiner ; car, sans cet examen, comment pouvez-vous décider si elle est fautive ou si elle est vraie ? Étudiez-la donc, cette foi, ne fût-ce que pour avoir le droit de la rejeter ; examinez les preuves dont elle s'appuie, les bases sur lesquelles elle prétend reposer ; et si après une telle étude, faite d'une manière sérieuse, approfondie et sincère, vous ne trouvez pas que ces bases soient solides, alors, j'en conviens, vous serez sages, vous serez raisonnables de rejeter la foi. Mais tel ne sera

pas, j'en ai la conviction intime, le résultat de votre examen. Vous reconnaîtrez, au contraire, comme l'ont reconnu avant vous des hommes dont vous ne contesterez pas la capacité intellectuelle, les Pascal, les Leibnitz, les Bacon, les Newton, les Vinet, vous reconnaîtrez, si vous voulez seulement ouvrir vos yeux à l'évidence, que la foi chrétienne repose sur des bases tellement solides, qu'il n'est pas possible de les ébranler, à moins de vouloir nier la certitude de toute conviction qui se forme en nous par le témoignage d'autrui, de tout ce que nous n'avons pas vu de nos yeux et touché de nos mains. Vous reconnaîtrez que la résurrection de Jésus-Christ, qui est le fondement de la foi chrétienne tout entière, est un fait historique, aussi bien avéré qu'aucun autre fait de l'histoire; vous reconnaîtrez que l'authenticité et l'intégrité des livres saints sont plus solidement établies, par la multiplicité des manuscrits, que l'authenticité et l'intégrité d'aucun autre livre, parmi tous ceux que nous a légués l'antiquité; vous reconnaîtrez que la croyance des chrétiens est la religion de la sagesse, de la raison, et que, s'il est au monde des hommes raisonnables, des hommes d'un jugement sûr, des hommes qui disent des paroles de vérité et de sens rassis, ces hommes ne sont pas les incrédules, ce sont les chrétiens. Soyez donc croyants, hommes du monde! si vous voulez être raisonnables.

Il est encore une chose à laquelle vous mettez du

prix et que vous recherchez : c'est la vertu ; et c'est encore là un motif pour vous de rejeter la foi. Nous n'avons que faire de la foi, dites-vous ; l'essentiel , ce sont les œuvres. Qu'importe ce que nous croyons ou ne croyons pas , pourvu que nous remplissions notre devoir , et que nous obéissions à cette loi morale que tout homme porte gravée dans sa conscience ? C'est là un noble but , assurément , et c'est avec joie que je constate chez vous ce besoin d'obéir à la loi morale. C'est un noble désir que celui d'être fidèles à votre conscience , de vous satisfaire vous-mêmes par votre conduite , et d'agir de telle manière que vous n'ayez jamais à rougir de vos actions , ni aux yeux des hommes ni à vos propres yeux. Mais c'est précisément ce besoin de vos âmes qui va me fournir l'argument le plus victorieux en faveur de cette foi que vous dédaignez. Tout homme qui n'est pas sous l'influence de la foi est exposé à manquer de la manière la plus grossière aux lois de la morale , et il y manquera tôt ou tard. Vous ne trouverez pas un seul incrédule qui soit conséquent avec ses propres principes , et qui soit fidèle même à cette loi de la conscience que lui-même s'est donnée pour règle. Sa moralité pèchera toujours par quelque endroit ; il y aura toujours chez lui quelque déviation secrète ou connue de la loi morale , déviation qui variera pour chacun suivant son caractère , son tempérament , ses goûts et les circonstances où il est placé. L'un pèchera , comme

Festus, contre la justice ; l'autre s'écartera dans l'occasion des exigences d'une probité sévère ; un autre sera relâché dans ses mœurs ; en un mot, il se trouvera toujours dans la vie morale de l'incrédule quelque point qui le condamnera, même à son propre tribunal. C'est à vous-mêmes que j'en appelle, hommes du monde, pour confirmer la vérité de cette assertion. Dites-le nous, la main sur la conscience : êtes-vous satisfaits, pleinement satisfaits de votre conduite morale ? Je ne parle pas des exigences de la loi révélée ; mais à ne consulter que cette loi naturelle que vous portez écrite dans votre cœur, n'est-il pas vrai que vous ne l'accomplissez pas de manière à vous satisfaire vous-mêmes ? N'est-il pas vrai qu'il est des points sur lesquels vous manquez à votre devoir, tel que le prescrit votre conscience ? N'y a-t-il pas dans votre vie telles actions dont vous êtes forcés de rougir, et que vous ne voudriez pas voir divulguées à tous les yeux ? Ne sentez-vous pas au-dedans de vous, si vous voulez être sincères avec vous-mêmes, une impuissance radicale de remplir parfaitement votre devoir tout entier, d'accomplir dans toute son étendue cette loi morale, gravée dans votre conscience, et sans l'observation de laquelle vous ne pouvez pas être satisfaits de vous-mêmes ?... Eh bien ! il est un moyen d'arriver à l'observation de cette loi, à la pratique de cette vertu qui est pour vous un impérieux besoin : c'est d'embrasser la foi chrétienne. Dans la

foi vous trouverez cette force morale que vous cherchez vainement en vous-mêmes. La foi mettra en vous un principe nouveau, puissant, invincible, qui vous rendra la pratique du devoir aussi facile, aussi naturelle qu'elle vous est impossible dans votre état d'incrédulité. Tous ceux qui ont fait l'expérience de ce principe de vertu — et il y a dix-huit siècles que cette expérience se fait chaque jour dans le monde — tous ceux qui se sont placés sous l'influence de ce principe en ont reconnu la puissance, tous en proclamant les heureux effets, et il ne s'en est jamais trouvé un seul qui ait accusé la foi chrétienne d'avoir menti à ses promesses de régénération morale. Soyez donc croyants, hommes du monde ! si vous voulez être vertueux.

A côté de Festus, qui nous montre par son exemple l'impuissance de l'incrédulité, nous voyons apparaître un autre homme, qui montre par son exemple quelle est la puissance de la foi : cet homme est saint Paul. Saint Paul me paraît offrir, entre tous les apôtres du Seigneur, le type le plus parfait du caractère chrétien. Saint Jean lui-même, avec cette charité si douce qui le distingue et qu'on respire partout dans ses écrits comme un parfum du ciel, saint Jean, « le disciple que Jésus aimait, » ne présente pas un ensemble chrétien aussi harmonique, aussi complet que saint Paul. Saint Paul nous offre dans sa personne la

réunion des qualités les plus opposées, des vertus qui paraissent le plus incompatibles ; c'est un trait qui lui est commun avec le Sauveur, et seul peut-être il était en droit d'adresser à ses lecteurs cette exhortation saintement hardie : « Soyez mes imitateurs, comme je le suis de Christ. <sup>1</sup> » Pour Paul comme pour Christ, on est embarrassé de signaler dans son caractère un trait dominant qui résume toutes ses qualités.

En effet, quelle sera la qualité distinctive, quel sera le trait dominant dans lequel nous résumerons le caractère chrétien de saint Paul ? Sera-ce cette fermeté noble et digne, qui lui fait refuser de sortir en secret de la prison où il avait été enfermé injustement, et qui oblige le proconsul romain à venir faire dans sa personne des excuses à l'évangile de Jésus-Christ ? ou bien cette tendresse toute maternelle qui s'épanche dans son épître à ses bien-aimés Philippiens, et qui s'adresse en ces termes aux chrétiens de Thessalonique : « nous avons été doux au milieu de vous, comme une mère qui nourrit tendrement ses enfants ? » Sera-ce le courage indomptable qui l'anime, lorsqu'il parle avec une sainte liberté devant les grands de la terre ; lorsque dans l'Aréopage, seul contre tout un peuple, il réfute les philosophes et confond l'idolâtrie ; lorsqu'il court de persécution en persécu-

<sup>1</sup> 1 Cor. XI. 4.



tion et de supplice en supplice, déchiré huit fois par la flagellation, combattant à Ephèse contre les bêtes féroces, lapidé dans une ville et laissé pour mort, se relevant tout sanglant pour se traîner dans une ville voisine et se remettre aussitôt à prêcher l'évangile? ou bien cette charité sublime qui a trouvé en elle-même le modèle de cet immortel treizième chapitre de la première épître aux Corinthiens; cette charité sans laquelle l'éloquence n'est qu'un vain son, la science un néant, la foi un mensonge; cette charité « douce, humble, patiente, qui ne soupçonne point le mal, qui espère tout, croit tout, supporte tout? » Choisissons-nous cette puissance de parole entraînante, irrésistible, qui le faisait prendre par les païens de Lystre pour le dieu de l'éloquence? ou bien cette humilité merveilleuse qui lui faisait oublier son génie, sa science profonde, ses vastes études, et qui lui dictait ces paroles aux Corinthiens: « pour moi, mes frères, quand je suis venu vers vous, je n'y suis point venu pour vous annoncer le témoignage de Dieu avec des discours remplis de la sagesse humaine; car je ne me suis proposé de savoir autre chose parmi vous que Jésus-Christ, et Jésus-Christ crucifié? » Sera-ce cette droiture inflexible qui lui faisait reprendre sans ménagement les faiblesses de saint Pierre, et lui défendait de céder, « même pour un moment, » aux exigences des chrétiens judaïsans? ou bien cette condescendance débonnaire qui le por-

tait à se faire « tout à tous, grec avec les Grecs, juif avec les Juifs, barbare avec les Barbares, faible avec les faibles, afin d'en gagner du moins quelques-uns? » Sera-ce cette activité prodigieuse qui faisait de sa vie un long voyage missionnaire, qui le poussait constamment de ville en ville, prêchant partout l'évangile, fondant partout des églises, retournant affermir dans la foi ceux qu'il avait déjà convertis? ou bien cet esprit de méditation et de prière qui lui faisait passer tant d'heures à genoux, à tel point qu'il commence toutes ses épîtres par assurer à ses lecteurs qu'il prie pour eux « continuellement, » mentionnant en détail dans ses prières et leurs épreuves temporelles et leurs besoins spirituels? Choisissez-vous cette sensibilité profonde qui l'identifiait à toutes les émotions de chacun, et lui faisait dire : « qui est-ce qui est affligé que je n'en sois aussi affligé? qui est-ce qui est scandalisé que je n'en sois comme brûlé? » ou bien ce stoïcisme chrétien qui le rendait inaccessible à toutes les considérations de la chair et du sang, du moment qu'il s'agissait de fidélité chrétienne? Prendrez-vous ce patriotisme sincère, cet amour ardent pour ceux de sa nation qui le portait, dans l'entraînement de son zèle, à vouloir être en quelque sorte « anathème pour les sauver? » ou bien cet universalisme chrétien qui le portait à envisager toujours l'évangile sous son point de vue le plus général, qui l'élevait au-dessus de toutes les distinctions de castes et

de peuples, et lui faisait dire : « il n'y a plus ni Juif ni Grec, ni Barbare ni Scythe, ni esclave ni libre; mais tous sont un en Jésus-Christ? » Préférez-vous ce noble désintéressement qui lui faisait consacrer ses courts moments de loisir à un travail manuel pour n'être point à charge aux églises? ou bien cette gratitude simple et touchante qu'il témoigne à ceux qui lui avaient envoyé des dons? Sera-ce son amour pour le Seigneur? ou son dévouement à ses frères? Son désir de déloger pour être avec Christ? ou son désir de rester sur la terre pour faire du bien aux hommes? Sa délicatesse de conscience? ou sa liberté chrétienne? Sa largeur de vues? ou son inviolable fidélité? Son enthousiasme pour son œuvre? ou son sang-froid dans les périls? La logique de ses raisonnements? ou le pathétique de ses exhortations? Son ardeur? ou son calme? Sa foi? ou ses œuvres? Son ministère extérieur? ou sa vie cachée avec Christ en Dieu? Plus je creuse au fond de ce caractère, plus je m'étudie à l'examiner sous toutes ses faces, plus je me sens incapable de le saisir tout entier, de l'emprisonner dans une formule générale; et cette impossibilité même est le plus éclatant éloge qu'il soit possible de faire de ce chrétien par excellence <sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Voyez Act. XVI. 37-39; 4 Thess. II. 7; Act. XVII; 2 Cor. XI. 24, 25; 4 Cor. XV. 32; Act. XIV. 19-24; XIV. 42; 4 Cor. II. 4, 2; Gal. II. 14-14; II. 5; 4 Cor. IX. 19-22; 2 Cor. XII. 2; Eph. I. 46; III. 14; Col. I. 9; Phil. I. 3, 4; 4 Thess. I. 2; 2 Tim. I. 3; Philém.

Que si l'on voulait absolument trouver un mot qui pût représenter jusqu'à un certain point, mais toujours d'une manière bien imparfaite, l'ensemble de la vie et du caractère de saint Paul, ce mot serait celui de dévouement. Saint Paul, c'est le dévouement personnifié, le dévouement au service de Jésus-Christ. Dès le moment où, renversé miraculeusement sur le chemin de Damas, il eut reconnu le Fils de Dieu dans ce Jésus qu'il persécutait, il se donna tout entier, pour toujours, au service de ce maître divin; et il semble que jamais l'idée même de la moindre infidélité, de la moindre réserve, du moindre partage dans ce dévouement, n'ait pu trouver accès dans son cœur. N'est-ce pas sous ce point de vue qu'il se présente à nous dans le récit que nous méditons aujourd'hui? Paul, en présence de Festus et d'Agrippa, nous apparaît avant tout comme un serviteur dévoué de Jésus-Christ. On le tire de la prison où il a languï pendant deux années; et cette longue captivité, qui abat le courage des plus intrépides, n'a fait que retremper le dévouement de saint Paul. Ce qu'il voit avant tout dans son plaidoyer, ce n'est pas l'occasion de se justifier : c'est la facilité qui lui est donnée d'annoncer encore cet évangile qui l'a fait jeter en prison. Il se préoccupe bien moins de défendre sa cause que de convertir ses juges à sa foi. Festus et ses conseillers,

4; 2 Cor. XI. 29; V. 46; Rom. IX. 4-3; Gal. III. 28; Col. III. 14; Act XVIII. 3; XX. 34; Phil. IV. 14-18; I. 23, 24. etc.

Agrippa et son brillant cortège, sont à ses yeux des âmes à sauver; c'est un auditoire auquel lui, prisonnier chargé de chaînes, va prêcher la doctrine de la vie éternelle. Et dans ce dévouement infatigable à son ministère, quel courage! quel enthousiasme! quelle présence d'esprit! quelle charité! Quel courage lorsqu'il parle librement pour sa défense, ou plutôt pour celle de l'évangile, sans être intimidé un seul moment, ni par la dédaigneuse incrédulité de Festus, ni par la puissance fastueuse de Bérénice et d'Agrippa! Quel enthousiasme, quand il raconte l'apparition miraculeuse qui décida sa conversion, et lorsqu'il parle du ministère que Jésus-Christ lui-même lui a confié! « Dieu m'a envoyé vers les Gentils, s'écrie-t-il, pour ouvrir leurs yeux, afin qu'ils se convertissent des ténèbres à la lumière, et de la puissance de Satan à Dieu, pour qu'ils reçoivent la rémission de leurs péchés et leur part avec ceux qui sont sanctifiés par la foi. Ainsi, ô roi Agrippa! je n'ai point été rebelle à la vision céleste; mais j'ai annoncé la repentance et la conversion à Damas, à Jérusalem, dans tout le pays de Judée et aux Gentils; et par l'aide de Dieu je suis vivant jusqu'à ce jour, rendant témoignage aux petits et aux grands, — entends-tu, roi Agrippa, et toi, noble Festus! — rendant témoignage aux petits et aux grands, qu'il fallait que le Christ souffrît et qu'il fût le premier des ressuscités, pour porter

la lumière au peuple et aux Gentils. » Quelle présence d'esprit, quelle mesure parfaite, quelle justesse victorieuse dans sa réponse à Festus, lorsque celui-ci, blessé d'entendre exalter ainsi la mort d'un obscur crucifié, l'interrompt en disant qu'il est hors de sens ! Paul, en lui répondant, n'oublie pas même de donner à ce juge, qui vient de l'insulter si grossièrement, le titre honorifique de sa charge : « très-excellent Festus, je ne suis point hors de sens, mais je dis des paroles de vérité et de sens rassis ; car les choses dont je parle sont bien connues, et elles ne se sont point passées en secret. » Mais surtout quelle charité dans sa réponse à l'exclamation d'Agrippa : « tu me persuades presque d'être chrétien ! » dans la sollicitude si pressante et si tendre avec laquelle il s'efforce, jusqu'au dernier moment, d'amener ses auditeurs à la foi qui peut les sauver ! « Je souhaiterais devant Dieu que non-seulement toi, mais aussi tous ceux qui m'écoutent aujourd'hui devinssent, non-seulement à peu près, mais parfaitement tels que je suis !... » mais à ce mot, tout-à-coup ses regards tombent sur les liens dont il est enchaîné ; il fait un retour sur lui-même, il se rappelle — ce qu'il oubliait dans l'entraînement de son zèle — qu'il est un pauvre prisonnier ; et il ajoute, en soulevant ses bras chargés de chaînes : « à la réserve de ces liens ! » Quelle admirable délicatesse de sentiment, quelle pénétrante éloquence dans ce mouvement subit et

spontané ! Ce n'est pas que saint Paul se plaignît pour lui-même de ses liens ni qu'il en eût honte : loin de là, il s'estime heureux de les porter pour le Seigneur, et il en parle souvent comme de son plus beau titre de gloire. Il n'aurait pas changé contre la pourpre impériale ces « flétrissures du Seigneur Jésus, » ce glorieux opprobre de ses liens. Mais si lui-même souffre avec joie pour le nom de son maître, il voudrait, s'il était possible, épargner aux autres ces souffrances ; il voudrait ne leur donner de la destinée du chrétien que la joie ineffable qui remplit son cœur ; il voudrait leur donner toute la joie, et garder pour lui toute la souffrance. Ah ! n'est-il pas vrai, mes frères, que si nous avions assisté à ce touchant plaidoyer, si nous avions entendu ces paroles de charité, accompagnées du bruissement de ces chaînes, notre cœur se serait brisé dans notre poitrine, et des larmes auraient coulé de nos yeux ? Malheur à vous, Festus et Agrippa, qui avez pu rester insensibles en présence d'un tel amour ! malheur à vous, qui avez pu fermer vos cœurs à cette prédication touchante que vous adressaient les chaînes de saint Paul ! Ces chaînes, qui vous prêchaient le salut sur la terre, seront vos accusateurs dans le ciel. Elles s'élèveront contre vous en témoignage au dernier jour, et plaideront alors votre condamnation devant le tribunal du Dieu vivant !

Frères et sœurs en Christ ! vous pour qui la pro-

fession du christianisme n'est pas un vain mot ; vous qui aspirez à réaliser dans toute son étendue ce beau titre de chrétien que vous reçûtes à votre baptême, et qui vous marqua pour l'éternité d'un sceau divin, que pourrions-nous ajouter après vous avoir présenté l'exemple de saint Paul ? que pourrions-nous dire qui ne fût pâle et froid auprès de cette muette prédication ? Un tel modèle ne vous prêche-t-il pas plus éloquemment, plus fortement que ne pourraient faire nos exhortations les plus pressantes ? n'y a-t-il pas, dans l'admirable beauté d'un tel caractère, quelque chose qui parle à votre cœur et vous enflamme d'une sainte émulation ? Ne voudriez-vous pas, à tout prix et quoi qu'il pût vous en coûter, devenir semblables à saint Paul ? ne voudriez-vous pas au fond du cœur marcher sur les traces du grand apôtre, être dévoué comme lui au service du même Sauveur, et pouvoir dire comme lui : « je ne me mets en peine de rien, et ma vie même ne m'est point précieuse, pourvu qu'avec joie j'achève ma course et la tâche que j'ai reçue du Seigneur Jésus ? <sup>1</sup> » Ne voudriez-vous pas avoir la foi de saint Paul, la joie de saint Paul, la sanctification de saint Paul ? Cela ne vaudrait-il pas mieux, dût-il vous en coûter quelques sacrifices pour acquérir de tels trésors, cela ne vaudrait-il pas mille fois mieux que votre christianisme actuel, si tiède, si lan-

<sup>1</sup> Actes. XX. 24.



guissant, si dépourvu de joie, d'assurance, de progrès et de sainteté ?

Peut-être vous dites en vous-mêmes : « oui, c'est là un beau rêve, un idéal digne d'envie ; mais où sera la réalité ? nous ne pouvons pas imiter saint Paul ; de nous à lui la distance est trop grande, et jamais nous ne pourrons la franchir. » Ah ! loin de vous, chrétiens, une telle pensée ! Vous pouvez imiter saint Paul si vous le voulez. Vous le pouvez, si vous voulez chercher votre force à la même source où le grand apôtre puisait la sienne. Saint Paul n'était pas naturellement meilleur que vous. Saint Paul, dans son état naturel, était plus éloigné de Dieu que vous ne l'avez jamais été. Saint Paul était, comme il le dit lui-même, « un persécuteur, un oppresseur, un blasphémateur. » Tout ce qu'il a été dans le royaume de Dieu, c'est par la grâce de Dieu qu'il l'est devenu. <sup>1</sup> S'il « pouvait toutes choses, » c'était « par Christ qui le fortifiait ; » s'il a été le plus fort des chrétiens, c'est qu'il était celui qui sentait le plus vivement sa faiblesse, et qui cherchait le plus ardemment sa force auprès du Seigneur. Il nous a révélé lui-même le secret de sa force, en nous disant : « quand je suis faible, c'est alors que je suis fort. Je me glorifierai donc très-volontiers dans mes infirmités, afin que la vertu de Christ habite en moi. <sup>2</sup> » La vertu de Christ : voilà

<sup>1</sup> 1 Cor. XV. 40 ; 1 Tim. I. 43.

<sup>2</sup> 2 Cor. XII. 9, 40 ; Phil. IV. 43.

ce qui a fait la puissance et la grandeur de saint Paul. C'est à cette source divine qu'il puisait toutes les grâces dont sa vie offre l'admirable tableau. Frères et sœurs en Christ, qui vous empêche de puiser à la même source les mêmes grâces? Est-ce que le Seigneur n'est pas aussi riche en grâces aujourd'hui qu'au temps de saint Paul? est-ce qu'il n'est pas aussi disposé à les donner aujourd'hui qu'aux premiers jours de son église? est-ce qu'il ne vous dit pas aussi bien qu'à ses premiers disciples : « demandez , et vous recevrez ? » est-ce qu'il ne vous promet pas , si vous travaillez avec zèle de votre côté , qu'il produira en vous « et la volonté et l'exécution selon son bon plaisir ? <sup>1</sup> »

Ce qui vous manque, ce n'est pas la capacité, c'est la volonté d'être fidèles. Ce qui vous manque, c'est un dévouement au Seigneur complet et sans réserve, ce dévouement qui faisait l'âme de la vie de saint Paul. Frères en Christ, si vous voulez réellement imiter saint Paul..... mais au moment de vous adresser une telle exhortation j'hésite, je recule devant les paroles que ma bouche va prononcer, tellement je me sens indigne de vous prêcher de telles choses, quand je suis si loin moi-même de les accomplir. Qui suis-je, et qui choisis-tu, Seigneur, pour parler d'imiter saint Paul? Ah! je voudrais en ce moment pouvoir descendre de cette chaire, aller m'asseoir au mi-

<sup>1</sup> Phil. II. 42, 43.

lieu de vous, mes amis, et qu'un autre pasteur plus fidèle, moins indigne, vint m'adresser en même temps qu'à vous des exhortations dont plus que vous peut-être j'ai besoin ! Purifie, Seigneur, les lèvres de ton serviteur, et donne-lui de s'appliquer à lui-même le tout premier ce que tu prêches à ton église par son moyen ! Si vous voulez, mes frères, imiter saint Paul, faites une chose : prenez aujourd'hui une résolution qui doit faire le bonheur de votre vie, la résolution de vous dévouer sans réserve à Jésus-Christ. Quand vous serez rentrés dans vos maisons, jetez-vous à genoux devant le Seigneur, demandez-lui de mettre dans vos cœurs, dès à présent, ce dévouement complet, sans réserve, sans partage, sans retour ; mais demandez-le lui sincèrement, du fond d'un cœur altéré de sa grâce, et en travaillant vous-mêmes dès à présent à créer en vous ce dévouement. Comme saint Paul, ne consultez plus « la chair et le sang, » ne laissez plus accès dans votre cœur à l'idée même d'un retour en arrière ; donnez-vous au Seigneur tout entiers ; donnez-lui tout votre cœur, toute votre pensée, toute votre affection, toutes vos forces, tout votre temps, toute votre vie ; que votre désir sincère soit de ne plus rien faire, de ne plus rien dire, de ne plus rien penser que Dieu n'approuve, et sur quoi vous ne puissiez appeler sa bénédiction ; estimez-vous comme « n'étant plus à vous-mêmes, » mais à celui qui vous a rachetés au prix de son sang, et

comme tenus, par les plus étroites obligations de votre conscience, de « glorifier Dieu désormais dans vos cœurs et dans vos esprits qui lui appartiennent. » Si vous faites cela, mes frères — et encore une fois vous le pouvez si vous le voulez, car vous pouvez tout par Christ — alors vous serez dans la voie où marchait saint Paul ; et alors, soyez-en sûrs, vous ne vous plaindrez plus des défauts de votre christianisme.

Alors vous ne vous plaindrez plus de ne pas faire de progrès, et de vous retrouver toujours au même degré de vie spirituelle. Si vous restez toujours au même point, c'est qu'il y a chez vous une secrète infidélité. Le Seigneur mesure ses grâces à notre fidélité. Plus nous faisons valoir nos richesses spirituelles, plus il se plaît à les multiplier entre nos mains. Plus nous nous donnons à lui fidèlement et complètement, plus il se donne lui-même à nous avec toutes ses grâces. Vous représentez-vous saint Paul se plaignant de ne pas faire de progrès ? cette idée ne peut pas même trouver accès dans notre esprit ; nous sentons tous que saint Paul devait nécessairement, comme il le dit lui-même, « avancer constamment vers le prix de la vocation céleste que Dieu lui avait adressée en Jésus-Christ ; » parce que saint Paul était fidèle, parce qu'il était complètement dévoué au Seigneur, et que dans une telle disposition d'âme il n'est pas possible de rester en arrière. Chrétiens, soyez fidèles comme saint Paul, et vous avancerez comme lui !

Mais, comme pour nous dévouer au Seigneur il faut nous renoncer nous-mêmes; comme il y a un sacrifice à accomplir, il est une foule de personnes qui reculent devant un tel sacrifice, tout en en comprenant la nécessité. Elles voudraient, s'il était possible, concilier le service de Dieu avec les exigences du monde, prendre une position intermédiaire entre l'incrédulité de Festus et le dévouement de saint Paul, ménager tout à la fois leurs intérêts éternels et les passions de leur cœur. Les personnes de ce caractère ont aussi un représentant dans notre texte : c'est Agrippa.

Agrippa, roi de Galilée, était fils de cet Hérode qui fit décapiter saint Jacques, emprisonner saint Pierre, et qui mourut frappé par l'ange du Seigneur d'une maladie mystérieuse et terrible. Né dans le judaïsme, Agrippa connaissait les livres saints, comme nous le voyons par le discours de saint Paul; il connaissait aussi les faits relatifs à Jésus-Christ; il croyait aux prophètes; il paraît même qu'il était attiré vers le christianisme, et il est permis de croire que le désir secret d'avoir l'occasion d'entendre saint Paul fut un des motifs qui l'amènèrent à Césarée. Quoi qu'il en fût de ses dispositions antérieures, il n'est pas douteux qu'après qu'il eut entendu l'apôtre, ses yeux s'ouvrirent à l'évidence, et il reconnut dans l'évangile l'accomplissement de la loi et des prophètes. A la fin du discours de saint Paul, son esprit était évidemment

convaincu de la vérité du christianisme. Pourquoi donc cette hésitation à l'embrasser ? pourquoi ce combat intérieur qui se révèle par cette parole étrange : « tu me persuades à peu près d'être chrétien ? » pourquoi s'arrêter sur le bord de l'évangile ? pourquoi rester à peu près chrétien, au lieu de le devenir tout-à-fait ?..... Mes frères, pour savoir ce qui retenait cet homme, convaincu sans être converti, transportez-vous par la pensée au milieu de cette scène, et regardez à côté d'Agrippa. Agrippa n'est pas venu seul à Césarée, il n'est pas entré seul dans la salle d'audience : à son côté une femme est assise : c'est Bérénice. Qui était Bérénice ? ce n'était pas l'épouse d'Agrippa. L'histoire nous apprend qu'elle avait quitté son mari légitime, Polémon roi de Cilicie, pour suivre le roi de Galilée. Voilà donc ce qui retient Agrippa, ce qui l'empêche d'embrasser de cœur cet évangile dont son esprit a reconnu la vérité : c'est une passion coupable. Pour embrasser l'évangile il aurait fallu rompre des liens condamnés par la loi de Dieu, il aurait fallu arracher de son cœur une passion mauvaise ; et voilà ce qu'Agrippa ne voulait pas.

Voilà aussi ce qui arrête sur le seuil de l'évangile les Agrippa de tous les temps. Ce n'est pas toujours une passion illégitime ; mais c'est toujours une passion quelconque, un intérêt, un goût, un désir quelconque dont le Seigneur exige le sacrifice, et que le pécheur ne veut pas sacrifier. C'est tantôt l'avarice,

tantôt l'ambition, tantôt l'amour du plaisir, tantôt une affection coupable, tantôt une affection légitime en elle-même, mais qui devient coupable parce qu'elle usurpe dans le cœur cette première place que Dieu veut seul occuper. Il ne manque pas, hélas ! de ces Agrippa, de ces chrétiens à demi, de ces hommes qui voudraient faire marcher ensemble Dieu et le monde, qui sont chrétiens jusqu'au sacrifice d'eux-mêmes exclusivement, qui voudraient l'être tout juste assez pour sauver leur âme sans se donner au Seigneur, qui arrivent jusqu'au bord de l'évangile et qui là s'arrêtent, attendant des circonstances plus favorables pour y entrer tout-à-fait. Ce qui les sépare de l'évangile, c'est, comme pour Agrippa, un *à peu près*; c'est une simple limite, c'est un fossé qui paraît étroit et qu'ils s'imaginent pouvoir facilement franchir quand ils le voudront; mais ce fossé se creuse de jour en jour, les bords s'en éloignent de plus en plus, et il devient enfin un abîme si large et si profond qu'ils ne le franchiront jamais. Agrippa resta toute sa vie à peu près chrétien, et il mourut à Rome dans un âge avancé sans avoir embrassé l'évangile. Il vous en arrivera de même, à vous qui êtes chrétiens à la manière d'Agrippa, si vous restez volontairement dans votre état actuel. Au lieu de vous rapprocher graduellement du Seigneur, comme vous l'espérez, vous vous éloignerez de lui toujours davantage; au lieu de voir les circonstances devenir plus favorables à votre

conversion, vous les trouverez toujours plus contraires ; votre cœur, au lieu de s'ouvrir peu à peu à l'influence de la grâce, se fermera toujours davantage ; et vous arriverez enfin sans changement dans cette économie à venir et éternelle, où il n'y a plus de terrain neutre, où vous ne pourrez pas mettre un pied dans le ciel et un pied dans l'enfer, et où quiconque n'aura pas donné à Dieu tout son cœur sera rangé pour jamais parmi ses ennemis.

Cette position intermédiaire, mixte, équivoque, flottante entre Dieu et le monde, ne peut tenir un seul instant contre l'examen de la raison. Qu'y a-t-il de plus déraisonnable, en effet, que ce partage entre deux intérêts directement opposés, et qui s'excluent mutuellement ? Ou le monde peut remplir les désirs de votre cœur, et alors il faut vous donner à lui tout entiers ; ou il est impuissant pour vous satisfaire, et alors il faut vous donner tout entiers au Seigneur. Que signifient, pour un être raisonnable, pour un être qui a des convictions, ces indécisions, ces hésitations, ces demi-mesures, ces partages ? pourquoi ne faire les choses qu'à moitié ? et si la foi chrétienne est vraie, comme vous faites profession de le croire et comme vous le croyez en effet, pourquoi n'être qu'à moitié fidèles ? votre Dieu n'est-il donc, comme ceux des païens, qu'un demi-dieu ? Jésus n'est-il sauveur qu'à demi ? le Saint-Esprit ne sanctifie-t-il qu'à moitié ? le ciel n'est-il



qu'à moitié désirable ? ou l'enfer n'est-il redoutable qu'à moitié ?

Dans l'intérêt de qui agissez-vous, ô vous qui n'avez pas même un nom qui vous appartienne, et que je ne puis appeler ni mondains ni chrétiens : qui prétendez-vous contenter en suivant cette voie ? Est-ce le Seigneur ? est-ce le monde ? est-ce vous-mêmes ?

Ce n'est pas le Seigneur que vous contentez. Le Seigneur ne veut pas d'un demi-amour, ni d'un service imparfait ; il aime mieux un ennemi déclaré qu'un serviteur tiède, et une hostilité ouverte qu'un équivoque dévouement. « Celui qui n'est pas pour moi est contre moi. » « Parce que tu es tiède, et que tu n'es ni froid ni bouillant, je te vomirai de ma bouche. » Voilà le langage du Seigneur.

Ce n'est pas le monde que vous contentez. Le monde aussi est un maître exclusif, et veut un dévouement sans réserve ; il rejette avec dédain ces pécheurs timides, qui le servent avec scrupule, qui ne savent pas ce qu'ils veulent et ce qu'ils ne veulent pas, qui n'ont pas même le courage de leur mondanité.

Ce n'est pas non plus vous-mêmes que vous contentez ; c'est vous-mêmes moins que personne. Descendez dans votre conscience, interrogez votre cœur, et dites-nous si vous êtes satisfaits de vous-mêmes, si vous êtes heureux. Je réponds pour vous avec assurance : non, vous n'êtes pas heureux. Le cœur de l'homme est fait de telle manière qu'il ne peut pas

être heureux quand il est partagé. Il n'y a de bonheur pour lui que lorsqu'il obéit tout entier à une seule et même impulsion, sans regret, sans arrière pensée. C'est proprement dans ce complet abandon, dans cette possession entière du cœur que consiste le bonheur ; car le bonheur est en nous, et non pas dans les objets extérieurs. Ainsi, il y a un genre de bonheur réservé à l'homme qui donne son cœur tout entier au monde ; c'est ce bonheur passager, fébrile, effrayant, que l'Écriture appelle « la jouissance du péché <sup>1</sup> ; » et il y a un autre bonheur réservé à celui qui donne son cœur tout entier à Dieu : c'est ce bonheur tranquille, profond, inébranlable, que saint Paul portait partout avec lui : mais il n'y a point de bonheur pour vous, qui partagez votre cœur entre le monde et Dieu. Dans cet état vous n'osez jouir de rien. Pour vouloir atteindre deux buts à la fois, vous les manquez tous les deux ; en voulant secouer à la fois le joug de deux maîtres, vous n'avez fait que rendre plus pesant votre double esclavage ; vous les servez l'un et l'autre ces deux maîtres, mais par crainte et non par amour. Chez vous rien de facile, de naturel, d'abandonné : votre vie n'est qu'une longue contrainte, une perpétuelle succession de scrupules, d'hésitations, de contradictions, qui vous fatiguent et vous tourmentent sans relâche. Vous désirez et vous craignez tout à la fois

<sup>1</sup> Hébr. XI. 25.

de vous livrer à vos passions : vous le désirez comme les mondains, et vous le craignez comme les chrétiens. Ces jouissances du péché, pour lesquelles vous compromettez votre salut éternel, vous vous en êtes approchés, vous les voyez, vous les touchez, vous brûlez de vous y livrer — jusques-là vous êtes du monde ! — mais vous n'osez pas porter la main sur ce fruit défendu ; il ne vous est pas possible de vous abandonner à ces jouissances sans arrière pensée et sans remords : vous êtes chrétiens tout juste assez pour vous empêcher de contenter votre ardent désir ! Assez mondains pour n'être pas heureux en Dieu, vous ne l'êtes pas assez pour être heureux hors de lui. Par une fatalité attachée à cette position indécise entre deux voies opposées, vous prenez de chacune ce qu'elle a de pénible, en laissant de côté les avantages : vous portez le joug du Seigneur sans goûter la paix du Seigneur, et vous sentez les amertumes du monde sans avoir les entraînements du monde !

Mes amis, mes chers amis, comment donc pourriez-vous rester un jour de plus dans un état d'âme qui ne vous offre que des renoncements sans aucune compensation ; qui est contraire tout à la fois à votre devoir, à votre intérêt, à la raison, aux besoins de vos cœurs ; où vous ne contentez ni Dieu, ni le monde, ni vous-mêmes ; où vous perdez tout ensemble, et les unes par les autres, les félicités du ciel et les illusions de la terre ; où vous perdez votre âme

sans gagner le monde, et le monde sans sauver votre âme! Ah! sortez, sortez à tout prix, sans plus tarder, d'une position aussi fausse, aussi déplorable! Plus d'hésitation, plus de partage: décidez-vous, choisissez le maître que vous voulez servir! « Si Baal est Dieu, suivez-le! si l'Éternel est Dieu, suivez-le! » si le monde peut vous satisfaire, donnez-vous au monde! si Dieu seul peut remplir les besoins de vos cœurs, donnez-vous à Dieu! Mettez d'un côté le monde, avec son bonheur fragile, avec sa gloire trompeuse, avec ses jouissances mêlées d'amertume, avec ses voluptés suivies bientôt de dégoût, et au bout de cette voie, l'enfer: de l'autre côté le Seigneur, avec son joug, avec sa croix, avec le renoncement qu'il vous demande, mais aussi avec la joie ineffable dont il remplit le cœur, avec sa paix « qui surpasse toute intelligence, » et au bout de cette voie, le ciel; d'un côté le monde, à qui vous ne devez rien, qui ne vous a rien donné, qui ne vous a fait que du mal, et qui n'aspire qu'à vous perdre: de l'autre côté le Seigneur, à qui vous devez tout, qui vous a tout donné, qui s'est donné lui-même à vous sur la croix, et qui n'aspire qu'à vous sauver; comparez les deux alternatives, et choisissez! Et s'il est vrai que le choix ne peut être un seul moment douteux dans votre esprit, qu'il ne soit pas plus longtemps douteux dans votre cœur! Goûtez enfin le bonheur ineffable d'aimer de toutes les puissances de votre âme celui qui vous a

tant aimés, de vous donner tout entiers à celui qui seul est digne de posséder tout votre cœur. Dites-lui désormais, dans le langage de ses rachetés : « Seigneur ! dispose de moi ; je suis à toi ; tu m'as acheté au prix de ton sang : je t'appartiens par le droit de l'amour. Quel autre ai-je au ciel que toi ? je ne veux prendre mon plaisir sur la terre qu'en toi seul ! Plusieurs disent : qui nous fera voir des biens ? mais pour moi, m'approcher de toi, c'est mon bien ! lève sur moi la clarté de ta face, ô Eternel ! c'est toi, toi seul qui es le rocher de mon cœur, et mon partage à toujours ! » Amen.

Mai 1848.

---